

Entre la côte et les Grands Lacs

Christopher Ehret

Au début du XII^e siècle, la caractéristique des précédents cheminements de l'évolution historique à l'intérieur de l'Afrique orientale paraît une étonnante corrélation entre l'écologie et l'ethnicité. Encore peu nombreuses malgré les importantes migrations bantu en Afrique orientale au cours du premier millénaire de l'ère chrétienne, les sociétés de langue bantu sont presque totalement concentrées dans les régions les mieux arrosées, disposant de précipitations atteignant au minimum de 900 à 1 000 mm par an¹. On peut en déduire que, bien que la plupart des Bantu d'Afrique orientale aient adopté la culture des céréales et souvent l'élevage des différentes espèces de bétail au cours du premier millénaire², leurs communautés accordaient encore la priorité aux traditions agricoles fondées sur la culture de racines et de tubercules qu'avaient introduite les premiers immigrants de leur groupe. Par contraste, dans les plaines et sur les hautes terres de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie, l'agriculture mixte est-africaine dominait, associant culture de céréales et élevage extensif. Sur tout le pourtour septentrional de cette zone de régions généralement plus sèches, la plupart des sociétés parlaient des langues nilotiques, tandis que les Kushites méridionaux l'emportaient numériquement dans les secteurs du Sud³.

1. Pour cette étude, on a surtout utilisé les données et les conclusions contenues dans les ouvrages fondamentaux suivants: D. Nurse et D. W. Phillipson, 1974 (1), 1974(2); T. Hinnebusch, 1973.

2. C. Ehret, 1974 (1).

3. C. Ehret, 1974 (2), chap. II.

L'hinterland de la côte est-africaine

Dans l'arrière-pays qui longe la côte est-africaine, on peut identifier trois groupes bantu principaux : les Sabaki, les Seuta et les Ruvu.

La langue sabaki comportait trois dialectes utilisés sur une étroite langue de terre longeant en retrait la côte du Kenya. Le dialecte ancestral, le mijikenda, était parlé au sud de la Tana, sans doute sur les arrières immédiats et au sud de Mombasa, et, de là, jusqu'à l'extrémité nord-est de la Tanzanie. Non loin de l'embouchure de la Tana, peut-être aussi dans l'arrière-pays lamu, il est possible de situer la communauté qui parlait la langue proto-pokomo du Sabaki⁴. Le troisième, qui se rattachait au proto-swahili, s'était déjà manifesté dans les centres commerçants de la côte proprement dite⁵.

De même que la bande côtière débouche sur l'intérieur, plus sec, du Kenya oriental, les communautés sabaki ont cédé la place à d'autres populations pratiquant des modes de subsistance totalement différents. Au nord de la Tana, on trouve des pasteurs parlant une forme ancienne du somali. Le long et au sud de ce fleuve, il est possible de situer des Nilotiques méridionaux, dont l'économie était également pastorale⁶. Particularité notable de la culture sabaki, le système des classes d'âge, que l'on rencontre chez les populations mijikenda et pokomo, a peut-être résulté d'échanges culturels entre les Bantu et ces populations de l'intérieur. On croyait généralement que ce système était d'origine galla et qu'il s'était répandu au XVII^e siècle ; mais il n'est pas douteux que, chez les Pokomo, des concepts nilotiques méridionaux ont apporté les premiers éléments des classes d'âge. Aussi convient-il de situer avant 1600 les influences qui ont abouti à cette institution.

Pasteurs de l'intérieur et Bantu du littoral ont cohabité avec des peuples pratiquant encore la cueillette et la chasse ; avec des variantes, cet état de choses s'est perpétué jusqu'à notre époque. Au nord de la Tana, les Boni d'aujourd'hui, qui parlent une langue du groupe somali, nettement différenciée, peuvent être considérés comme des adeptes de la chasse et de la cueillette ayant adopté la langue somali des pasteurs, prédominant dans la région il y a au moins un millénaire, tout en continuant à assurer leur subsistance à leur façon⁷. À l'intérieur du pays lamu, le vocabulaire des Dahalo, pratiquant la chasse, la cueillette et parlant le kushitique méridional, montre par ses emprunts leurs relations, constantes sans qu'elles aient entamé leur intégrité, avec les populations pokomo et swahili dominant la région, pendant une période de plusieurs siècles, remontant au moins jusqu'aux débuts du premier millénaire.

4. *Ibid.*, tableau 2-1 ; les mots d'emprunt sont attribués ici à la langue nyika (mijikenda) mais viennent du proto-pokomo.

5. Sur cette question, voir chap. 18.

6. C. Ehret, 1974 (2), vol. II, chap. II et IV.

7. Voir H. Fleming, 1964.

Second groupement bantou, les Seuta ont vécu au sud des premières communautés sabaki en retrait de la côte nord-est de la Tanzanie moderne, dans la zone située approximativement entre la Wami et la basse Pangani. Les proto-Seuta de l'an 1100 de l'ère chrétienne avaient déjà complété, par des plants d'origine indonésienne, leurs traditions agricoles africaines plus anciennes. Ces nouvelles cultures asiatiques comprenaient l'igname, le taro et les bananes. Sans doute cette évolution agricole est-elle également le fait des groupes sabaki contemporains. Toutefois, il n'est pas certain que la culture intensive des bananes, telle qu'on la rencontre chez les Shambaa des hautes terres, descendants plus récents des proto-Seuta, n'était pas encore pratiquée. Au cours des cinq siècles suivants, le rassemblement seuta original s'est peu à peu réparti entre trois groupes de communautés. Le dialecte kishamba est apparu au nord-est de la zone seuta parmi les migrants progressant dans l'environnement montagneux des Usambara. Vers le milieu du millénaire, le proto-zigula-ngulu a servi de langue aux communautés seuta qui s'étaient installées en remontant la Wami en direction des monts Ngulu, tandis que, au cœur des premières installations seuta, on parlait une forme ancienne de la langue aujourd'hui connue sous le nom de bondei.

De même qu'au Kenya, le littoral bien arrosé du nord-est de la Tanzanie débouche sur un arrière-pays de plus en plus aride. Depuis l'ère des proto-Seuta, et vraisemblablement de 1100 à 1600, les communautés seuta ont été les proches voisins des Kushites méridionaux, qui parlaient une langue mbuguan. Étant donné que les Mbuguan se sont vraisemblablement voués d'abord à l'élevage puis à la culture des graines, il semble normal de les situer dans les secteurs orientaux du pays seuta contemporain, entre les steppes masai et le littoral maritime.

Dans le bassin de la Wami, au sud des Seuta, ont vécu les Bantu Ruvu. Au XIII^e siècle, ils formaient deux groupes de communautés ayant chacun un système agricole distinct. On peut considérer que les communautés ruvu orientales, dont sont issus les Wakutu, les Wakwele, les Wadoe, les Wazaramo, les Wakami et les Walugulu contemporains, se sont concentrées sur les bas pays en retrait de la côte, les plus humides. En conséquence, ils ont dû pratiquer cette agriculture mixte afro-indonésienne, cette combinaison de plantations que l'on a attribuée, plus au nord, à leurs voisins bantou. Les Ruvu de l'Ouest, dont les parlers ont donné les langues kikagulu et kigogo modernes, ont dû s'écarter de ce cadre au cours de leur expansion vers l'est, en direction des hautes sources de la Wami. Ils différaient dans leurs méthodes d'alimentation, accordant la priorité à la culture des graines et à l'élevage du bétail. Il se peut également qu'ils aient différencié dans leurs méthodes de culture à la suite de leurs relations avec les groupes kushitiques méridionaux préexistant dans cette région.

Toutefois, cette hypothèse mérite d'être vérifiée. Quant aux Kushites qui entretenaient des relations avec les premières communautés ruvu occidentales, il semble qu'ils aient constitué le prolongement méridional des populations mbuguan, elles-mêmes voisines des proto-Seuta.

Du lac Nyassa au lac Victoria

Au début du XII^e siècle, une seconde et importante région de peuplement bantu s'étend le long de la frange méridionale de l'Afrique orientale au voisinage de l'extrémité nord du lac Nyassa. Dans le pays montagneux encadrant la pointe nord-est du lac, il est possible de localiser la société proto-njombe. La langue njombe est l'ancêtre des idiomes modernes kikinga, kihehe, kibena et kisango. Une autre société pratiquant une forme du nyakyusa résidait à l'ouest des Njombe, très probablement dans la même zone que les Kinyakyusa modernes. Au nord-ouest de leur territoire, le long du corridor montagneux existant entre les lacs Tanganyika et Nyassa, deux autres peuples bantu parlaient divers dialectes d'une seule et même langue commune au corridor; près des anciens Wanjombe et des Wanyakyusa se situaient les proto-Nyiha, alors qu'à l'ouest de ceux-ci vivaient les proto-Lapwa. À l'extrémité sud-est de cette région de populations bantu, les proto-Wsongea et les premiers Pogoro constituaient, respectivement, les voisins méridionaux et orientaux des Njombe, tandis que les groupes parlant les langues dont sont issues le yao, le makonde et le mwera étaient répartis le long et à l'est de la Ruvuma, et même, probablement, jusqu'au littoral de l'océan Indien⁸.

À l'extrémité septentrionale du lac Nyassa, l'ensemble de la région était à la fois le point de départ d'importants mouvements d'expansion bantu et une aire témoin (entre 1100 et 1600) de migrations internes considérables. Dans la moitié occidentale du corridor, les communautés lapwa ont connu, vers le milieu de cette période, une ère d'expansion qui permit à la langue lapwa de se répandre très au-delà de ses zones actuelles et conduisit à la répartition du lapwa en ses trois parlars modernes, le nyamwanga, le mambwe et le fipa. Les témoignages apportés par de nombreux vestiges permettent d'imaginer que l'expansion des populations de langue lapwa est due en partie à ce qu'elles ont absorbé dans la zone interlacustre un peuple du Soudan central⁹. Mais les migrations les plus importantes ont été celles des Songea de l'Est, qui se sont implantés sur toute l'étendue des basses terres arides recevant des précipitations inférieures à 1 000 mm, cette langue de terre comprise entre la Rufiji et la zone plus humide de la Ruvuma. Parmi leurs descendants, on compte, entre autres, les Wamabumbi, les Wandengereko, les Wangindo et les Wabunga. Leur aptitude à s'établir sur des terres contiguës aux cultures sur plants des Bantu et impropres à l'élevage montre que déjà, dans leur

8. Les pourcentages de similitudes apparaissant dans le vocabulaire essentiel des langues songea, tels que nous avons pu les calculer d'après la liste utilisée par D. Nurse et D. W. Phillipson, 1974, s'élèvent à 70 % environ. Une comparaison avec les dates adoptées par ces auteurs fait remonter à près de mille ans le début de la différenciation apparue dans le songea. Dans les langues yao, makonde et pogoro, le pourcentage des similitudes de ces langues entre elles ou entre elles et le songea est moins important: on pourrait en déduire que les différenciations étaient vraisemblablement acquises dès le début du XII^e siècle.

9. Pour saisir les différents indices et preuves linguistiques de cette absorption, voir C. Ehret, 1973.

agriculture des XI^e et XII^e siècles, les proto-Songea orientaux accordaient la priorité aux graines et autres semences. La rapidité de leur progression et la densité extrêmement faible de leur population actuelle paraissent suggérer que seuls des groupes au stade de la chasse et de la cueillette les ont précédés dans la plupart des basses terres au sud de la Rufiji.

En revanche, les mouvements intérieurs de population les plus importants se situent dans la zone njombe. Les premiers Kinga se sont introduits, au sud, sur des territoires ayant précédemment appartenu aux Songea, tandis qu'un élément njombe important était absorbé par la société proto-nyiha. Par la suite, au XVI^e siècle, les deux principales lignées princières des Wanyakyusa et la maison régnante des Ngonde de langue nyakyusa ont été fournies par les immigrants kinga¹⁰.

C'est également vers la fin de cette période que la région du corridor commença, elle aussi, à recevoir des immigrants bantu venus d'ailleurs, surtout de l'ouest et du sud-ouest. L'ensemble des Bantu de la région avaient longtemps conservé quelques principes d'autorité, mais les unités politiques locales s'étaient montrées extrêmement réduites et relativement instables. Il est possible que les princes nyakyusa décrits par Charsley¹¹ aient été le prototype des premiers chefs de la région du corridor. Ce à quoi les immigrants venus de l'ouest et du sud-ouest semblent fréquemment avoir abouti, c'est à la destruction des systèmes de relations antérieurement établis entre les communautés, précipitant ainsi la formation de principautés plus étoffées dont les chefs immigrants assumaient les postes clés. C'est ainsi qu'a été créée, au XVI^e siècle, l'autorité nyam-wanga, mais ce n'est en général qu'à partir du XVII^e siècle que les facteurs émanant de l'ouest et du sud-ouest ont pris toute leur importance¹².

Au début de ce millénaire, on trouve une troisième zone de colonisation bantu continue le long des rivages du lac Victoria. Au XII^e siècle, les communautés bantu établies au sud-est du lac l'étaient vraisemblablement depuis Mara, au sud, jusqu'au golfe de Kavirondo, au nord. Le long des rives septentrionales de ce golfe, et formant au nord-ouest un arc longeant la limite orientale des Busoga, on trouve la mosaïque des communautés de langue bantu proto-nord-est-Victoria. Les Bantu du sud-est du mont Elgon, branche détachée du groupe précédent, habitaient une région située au sud et au sud-est de cette montagne. Le long de la rive nord du lac, le territoire des Bantu du Victoria du Nord-Est se confondait avec les régions de langue bantu lacustre.

En dépit de leur contiguïté dans le Nord avec les Bantu lacustres, les sociétés situées à l'est du lac Victoria étaient sensiblement différentes des sociétés lacustres, et cette différence reflétait plusieurs siècles d'interaction et d'acculturation entre les populations bantu et non bantu au long des rives orientales du lac Victoria. Vers 1100, dans leur ensemble, les Bantu du Vic-

10. Voir à ce sujet M. Wilson, 1958, chapitre premier.

11. S. R. Charsley, 1969.

12. B. Brock, 1968.

toria oriental pratiquaient la circoncision des jeunes garçons et, au sud-est du lac, ainsi que semblent le suggérer les données ethnographiques correspondantes, on pratiquait également l'excision chez les jeunes filles. Ces deux coutumes étaient totalement inconnues chez les Bantu lacustres; en revanche, elles étaient universellement pratiquées, au sein des populations kushitiques et nilotiques méridionales qui voisinaient avec les Bantu du Victoria oriental. En outre, toutes ces dernières sociétés paraissaient avoir été organisées en petites unités locales fondées sur un principe de «clan» ou de lignage. De même que chez leurs voisins non bantu, l'autorité faisait entièrement défaut, tandis que l'institution de chefs et de monarques était de règle dans les sociétés lacustres contemporaines, et que cette forme de commandement peut être retenue comme l'un des plus anciens principes de l'organisation bantu¹³.

Pour les communautés du sud-est de Victoria, limitées d'un côté par le lac, les Nilotes et les Kushites ont obligatoirement constitué, de 1100 à 1600, sur leur autre flanc un facteur continu dans l'histoire de leur culture. Chez les peuples parlant le mara, qui découle de la langue utilisée dans le sud-est du Victoria, l'accroissement de la population par absorption des anciens Nilotes du Sud a constitué une évolution particulièrement remarquable. Ce procédé a fini — en particulier chez les ancêtres des Wakuria, Waganakia, Waikoma contemporains et d'autres encore — par conduire à l'implantation d'un système de classes d'âge sud-nilotique sur l'ancienne organisation sociale et politique fondée sur le «clan» caractéristique du sud-est du Victoria. Avec la fusion des Bantu et des Nilotes du Sud en une seule société s'est produite la fusion des idées de structure sociale empruntées aux deux sources respectives, bien que le mara ait prédominé comme langue de l'amalgame¹⁴. Dans le sous-groupe musoa des communautés du Victoria du Sud-Est, les contacts sud-nilotiques se vérifient eux aussi très nettement¹⁵, mais il n'est pas encore évident que ces contacts aient exercé le même impact sur l'évolution culturelle. En revanche, en ce qui concerne la branche gusii du sous-groupe mara, ce ne sont pas les Nilotes du Sud, mais plutôt les Kushites du plateau méridional qui ont subi l'impact le plus marqué. La toute première communauté de langue gusii s'est apparemment développée en absorbant des petits peuples du plateau; aussi n'a-t-elle jamais adopté le système des classes d'âge des Nilotes du Sud comme l'ont fait les autres communautés mara¹⁶. Depuis 1600, même au cours des périodes de relations étroites entre les Gusii et les Kipsigi, peuple nilotique méridional, l'adoption de l'identité gusii entraînait la conservation du type local d'organisation de la communauté qui s'était établi avant 1600.

Pendant cette même période 1100-1600, les sociétés du nord-est du Victoria ont été impliquées dans un système de contacts culturels plus

13. J. Vansina, 1971.

14. C. Ehret, 1971, chap. V.

15. *Ibid.*, appendice D.4.

16. C. Ehret, 1974 (2), vol. VI, chap. II.

varié. À l'ouest de leur territoire, les immigrants bantu lacustres semblent, à des degrés divers, avoir adopté des coutumes sociales et des répartitions ethniques. Ainsi, le déclin de la circoncision et de systèmes non cycliques de classes d'âge chez les Luyia peut être attribué au mouvement périodique, à l'extérieur des régions de langues lacustres, de sociétés ignorant ces concepts. De même, sur les pentes occidentales du mont Elgon, un peuple, les Itung'a, habitant antérieurement la région, a été peu à peu remplacé, entre 1100 et 1600, en partie par des populations de langue gisu du Nord-Est, mais aussi par une seconde société bantu, les Syan, qui cohabitait aux alentours d'immigrants venant du Busoga ou du Buganda modernes. De même, les données linguistiques semblent démontrer que les immigrants du nord-est du Victoria se sont répandus en nombre considérable chez les Busoga et pendant les mêmes périodes. On peut soutenir avec pertinence que la période kintu dans l'histoire orale des Busoga et Buganda représente une colonisation importante, remontant peut-être au XIV^e siècle, de populations venues du nord-est du Victoria¹⁷. ce qui permettrait d'expliquer les données linguistiques. Il ne semble pas qu'on puisse mettre en doute la tradition selon laquelle les mouvements kintu ont introduit la banane au Buganda et au Busoga, si l'on comprend qu'il ne s'agit pas là de la première introduction de la banane, mais plutôt de celle de sa culture et de son utilisation intensives, déjà pratiquées à cette époque aux alentours du mont Elgon.

Toutefois, parmi les communautés du nord et de l'est de la mosaïque du nord-est du Victoria, les contacts nilotiques ont prédominé. Le point de rencontre des idées provenant des Itung'a de l'Elgon occidental et des Nilotés méridionaux de Kitoki, qui ont vécu au sud du mont Elgon pendant la plus grande partie de cette époque, a contribué à l'importance accrue donnée au bétail dans le répertoire des subsistances proto-gisu. Très tardivement à cette époque, au XVI^e siècle et depuis, la rencontre entre les Nilotés du Sud, de langue baluyia et kalenjin, au-dessous des escarpements de Nandi, a conduit à la naissance de communautés de langue bantu ayant conservé les principes plus anciens d'une structure sociale fondée sur le «clan», auxquels sont venus s'ajouter les systèmes de classes d'âge d'origine kalenjin. Une autre expansion très tardive a été l'intrusion, au XVI^e siècle, d'immigrants luo à l'extrémité méridionale de cette région, à proximité du golfe de Kavirondo. D'une importance toute relative dans les débuts, les Luo allaient accéder rapidement à des rôles de premier plan dans les siècles à venir.

Dans les zones intérieures du Kenya et de la Tanzanie

Alors que, à l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie, la plupart des communautés bantu s'étaient établies dans des régions où les précipitations

17. D. W. Cohen, 1972.

annuelles dépassaient 1 000 mm, quelques-unes d'entre elles commençaient déjà, au XI^e siècle, à s'adapter à des climats plus secs : entre autres, les Ruvu de l'Ouest, déjà mentionnés, et, peut-être aussi un groupe de communautés qui employaient la langue proto-takama de la Tanzanie occidentale. La géographie linguistique des langues takama modernes — nyaturu, iramba, nyamwezi-sukuma et kimbu — s'adapte le plus aisément à l'hypothèse d'un noyau proto-takama sur la rive occidentale de la Wembere — région dont les précipitations atteignent 600 à 1 000 mm. Si, dans certains secteurs de ce territoire, il était possible de cultiver quelques-uns des plants africains les plus anciens, il paraît difficile qu'ils aient pu assurer des récoltes régulières ; aussi les proto-Takama avaient-ils déjà dû s'orienter vers des graines permettant une plus grande régularité de subsistance.

Quant au reste de l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie, diverses sociétés nilotiques et kushitiques méridionales s'y sont montrées prédominantes au XII^e siècle, tout en s'entremêlant avec quelques concentrations isolées de Bantu. Nilotes et Kushites étaient les uns et les autres attirés par l'élevage du bétail, mais ce serait une erreur de les considérer comme des pasteurs méprisant les travaux agricoles. En fait, si l'on en juge d'après les pratiques en honneur dans des sociétés analogues mais plus modernes, il est vraisemblable que la culture des graines a, dans la plupart des cas, fourni l'essentiel des moyens de subsistance. Cependant, dans certaines régions limitées, ne disposant que d'un régime de précipitations précaire ou mal distribué, tels la steppe des Masai et de vastes secteurs du Kenya du Nord-Est, il n'est pas impossible que la culture ait été complètement ou presque complètement supplantée par l'élevage du bétail.

Le contraste le plus saisissant avec la situation actuelle réside dans l'importance et l'expansion des populations kushitiques méridionales ; parmi celles-ci les peuples de la Rift Valley orientale étaient de beaucoup les plus nombreux. Au premier millénaire de l'ère chrétienne, parvenues à l'apogée de leur importance, les sociétés de la Rift Valley orientale prédominaient dans une vaste région s'étendant, au sud, depuis le Kilimandjaro et les monts Paré jusqu'au pays dodoma, en Tanzanie actuelle. Elles élevaient du bétail, des moutons, des chèvres ; elles faisaient venir le mil des marais comme leur culture principale, avec le sorgho, et, lorsque les pluies le permettaient, l'éleusine. Vers 1100, l'homogénéité continue des terres du Rift oriental avait été rompue par l'expansion des Dadog et des Ongamo, les uns et les autres étant des populations nilotiques.

Dans le centre du territoire masai, une petite communauté du Rift oriental, les Asax¹⁸, s'est maintenue malgré l'hégémonie qu'y exerçaient les Dadog grâce à la chasse et à la cueillette auxquelles elle recourait encore. Avec leur type d'économie radicalement différent, les adeptes de la chasse et de la cueillette avaient été en mesure de cohabiter sur

18. Les Asax ont été désignés, dans les ouvrages et études antérieurs, sous le nom d'Aramanik

le plan social avec la population jadis dominante du Rift oriental, même après qu'ils eurent adopté la langue du Rift. Lorsque les Dadog eurent absorbé ou chassé les pasteurs du Rift, les Asax ont continué à survivre en tant qu'unité sociale indépendante et à pratiquer leur langue, devenue le kushitique.

Au sud du Masailand central, deux importantes sociétés du Rift oriental ont continué à pratiquer l'élevage et la culture des graines comme l'avaient fait leurs ancêtres du premier millénaire. Dans l'une d'elles, les Kw'adza¹⁹ étaient les descendants directs de l'ancienne société du Rift oriental exerçant son hégémonie sur le Masailand et parlant une langue proche de l'asax.

Leur territoire comprenait des fractions des secteurs masai sud, mpwapwa et dodoma en Tanzanie²⁰. Les autres habitants du Rift oriental, qu'on peut éventuellement nommer les Iringa-Kushites méridionaux, possédaient des territoires d'une certaine étendue, mais il semble qu'ils aient été les voisins méridionaux des Kw'adza et qu'ils soient descendus assez loin dans le Sud, et en nombre suffisant, pour avoir exercé une influence importante sur les proto-Njombe, aux alentours de l'an 1100, et avoir constitué un élément notable dans la formation des Hebhe, Bena et Sangu au cours des siècles qui suivirent.

Après 1100, l'aridité des pays kw'adza et iringa a continué pendant plusieurs siècles à entraver l'expansion bantu. Parallèlement — à la suite soit de l'assimilation de populations kushitiques méridionales préexistantes, soit d'échanges commerciaux et culturels —, des communautés bantu de plus en plus nombreuses ont remplacé leurs méthodes agricoles antérieures par une agriculture mixte de même type que celle des Iringa et des Kw'adza. Parmi ces groupements bantu, on relève les communautés njombe des régions montagneuses du sud de la Tanzanie, les Ruvu occidentaux du secteur de Kilosa, ainsi que les diverses communautés takama situées à l'ouest des Kw'adza. Au XVI^e siècle, d'importants mouvements de colons bantu ont commencé à prendre corps à partir de ces trois différentes zones. Dans les hautes terres méridionales, les communautés du Rift oriental ont reculé non seulement sous la première poussée des immigrants wanjombe, qui parlaient le dialecte kibena-kihehe ancestral, mais aussi sous la pression de migrants ruvu venus de l'ouest, bien que ce mouvement ne semble pas avoir été antérieur à 1600.

Dans la région dodoma, les Kw'adza ont commencé à sentir l'étau se resserrer de trois côtés à la fois. Introduit par les immigrants ruvu orientaux, l'idiome gogo finit par s'imposer, mais les vestiges du vocabulaire gogo²¹, de même que la tradition historique, font allusion à des accroissements de population de l'Uhehe vers le sud et du pays takama vers l'ouest — suffisants, en fin de compte, pour submerger leurs prédécesseurs

19. Cette forme semble la transcription correcte. Elle est en tout cas préférable à la forme « Qwadza ».

20. C. Ehret, 1974 (2), vol. IV, chap. II.

21. Voir P. Rigby, 1969, tout particulièrement chap. II et III.

kw'adza. Mais, en 1600, ces processus venaient à peine de commencer et les Kw'adza restèrent un facteur important de l'histoire de la Tanzanie centrale.

La dispersion des immigrants takama dans les terres dodoma n'a été que l'une des formes de l'expansion takama, beaucoup plus importante en Tanzanie occidentale, où elle a commencé dès l'an 1000. Au cours des premiers siècles de ce millénaire, les débuts de cette dispersion avaient conduit à la répartition des proto-Takama en trois groupes de communautés. Parlant une langue takama considérée comme l'ancêtre de l'iramba ou du nyaturu modernes, la société wembere avait fait son apparition parmi les colons takama sur les plateaux arides à l'est de la Wembere. Il se peut que les communautés parlant le kimbu ancestral aient commencé à se former juste au sud de la haute Wembere, tandis que les proto-Wanyamwezi-Wasukuma résidaient quelque part au nord-ouest du bassin de la Wembere²². L'existence dans l'Usukuma actuel d'une plus grande diversité linguistique que dans le Nyamwezi implique que le pays d'origine du proto-Wanyamwezi-Wasukuma se situe dans la région d'Usukuma²³, et le grand nombre de mots empruntés au kushitique méridional que l'on rencontre dans le vocabulaire nyamwezi-sukuma montre que la société proto-kinyamwezi-kisukuma est née en partie de l'amalgame des utilisateurs du takama avec des éléments kushitiques méridionaux résidant antérieurement au sud du lac Victoria²⁴. D'autre part, il existe peu de traces d'une influence kushitique méridionale sur les utilisateurs des langues proto-kiwembere et du kikimbu ancien; aussi semble-t-il que colons wembere et kimbu aient pénétré dans des territoires qui n'avaient été auparavant que faiblement peuplés par des adeptes de la cueillette et de la chasse. Ainsi, les Hatsa du lac Eyasi semblent les derniers éléments non assimilés de ces premières communautés. Leurs voisins, les Sandawe, appartiendraient à la même catégorie; il semble, toutefois, qu'ils aient pu échapper à l'assimilation en se consacrant à la vie agricole.

La période 1100-1600 fait ressortir une expansion et une différenciation continues des populations takama. Très tôt, les Wembere ont amorcé une séparation entre nord et sud qui donnera respectivement naissance aux sociétés iramba et nyaturu. Toutefois, les expansions les plus importantes ont été celles des communautés wanyamwezi-wasukama, jusqu'à ce que, vers 1600, les populations parlant cette langue se soient répandues vers le sud des rives du lac Victoria, atteignant presque la région habitée par les Ukimbu actuels. Peut-être, dès 1600, les immigrants wakimbu ont-ils eux aussi commencé à s'infiltrer vers le sud et le sud-ouest en direction des territoires qu'ils occupent aujourd'hui. C'est dans le cadre de ces derniers

22. À propos de cette tripartition des Takama et de ses modalités, voir D. Nurse et D. W. Phillipson, 1974 (2).

23. Nous devons cette précision à D. Nurse (correspondance personnelle, 1974).

24. Il s'agirait probablement de Kushites méridionaux du Nyanza; voir C. Ehret, 1974 (2), vol. VI, chap. II.

épisodes de l'expansion takama qu'un certain nombre de colons takama se sont déplacés vers l'est et qu'ils ont fusionné avec d'autres colons bantu dans la région du Dodoma.

Les régions montagneuses : Kilimandjaro et Kenya

Au nord du Masailand central, sur les pentes du Kilimandjaro, une ou plusieurs communautés kushitiques méridionales de la Rift Valley orientale ont vécu comme on vivait au XII^e siècle, tandis qu'un ou deux groupes de ce même Rift oriental peuvent être localisés dans les collines du Taita²⁵. Il semble que le trait commun à ces sociétés de la Rift Valley orientale soit leur utilisation de l'irrigation et du fumier dans la pratique d'une agriculture principalement fondée sur les graines. Ces deux perfectionnements ont fourni les bases essentielles d'un événement majeur dans l'histoire agricole de l'Afrique de l'Est: le développement d'une agriculture montagnarde intensive dont la banane constituerait le produit de base. Ce sont les communautés de langue bantu qui, pendant qu'elles assimilaient les Kushites du Sud, ont, en y ajoutant la banane indonésienne, opéré avec succès la fusion de la tradition bantu de la plantation avec les méthodes agricoles kushitiques. On ne sait avec certitude ni où ni quand la nouvelle tradition montagnarde fit son apparition, mais, dès le début du II^e millénaire, elle avait pris racine dans la petite communauté bantu du Kilimandjaro, du mont Kenya et des monts Paré. La diffusion ultérieure de la tradition montagnarde a permis les débuts de la colonisation shambaa dans la chaîne des monts Usambara vers le milieu du millénaire. Il est possible que les communautés se soient familiarisées avec certaines des cultures de la tradition montagnarde, mais il est vraisemblable aussi qu'elles ne les ont vraiment adoptées qu'au moment de leur assimilation par les Bantu lors de leur expansion dans les hautes terres.

Au XII^e siècle, les groupes de la zone montagneuse de la Rift Valley orientale ont été confinés dans les hautes terres par suite de la progression des Ongamo dans les plaines de Kaputie, au nord du Kilimandjaro, sur les assises méridionales de la montagne même et, vraisemblablement aussi, sur les contreforts de la chaîne des Paré²⁶. Les Ongamo parlaient une langue très proche du proto-masai des alentours du mont Kenya, si proche que les deux langues étaient, à l'époque, également compréhensibles pour leurs utilisateurs. Les emprunts du vocabulaire ongamo aux sources qu'il partage avec le masai indiquent qu'ils pratiquaient non seulement l'élevage du bétail, mais aussi la culture de l'éleusine et du sorgho. Cependant, s'il est possible que le contrôle exercé par les Ongamo sur les plaines ait refoulé les populations

25. Dans une précédente étude, nous les décrivions simplement comme *Rift*; voir C. Ehret, 1974 (2), vol. IV, chap. II et tableaux 4-6, 4-7. Une enquête inédite sur d'autres relevés de vocabulaire nous a montré, sans équivoque, leur affiliation au Rift oriental.

26. Voir C. Ehret, 1974 (2), tableau 8-2.

du Rift oriental dans les montagnes, la pression directe exercée sur les terres du Rift provenait de petites communautés bantu refoulées dans les hautes terres.

Au Kilimandjaro, il est fort probable que les proto-Chaga du XII^e siècle se soient installés sur les pentes sud-est, bien qu'il soit également plausible qu'une zone primaire de colonisation ait existé à proximité dans le nord du Paré. Ces migrants avaient déjà acquis la maîtrise de l'agriculture montagnarde et donnaient à la banane la priorité dans ce cycle de cultures. On soutiendra ici que l'immense productivité de la tradition des hautes terres a été le facteur déterminant de la rapide expansion des Chaga pendant les cinq siècles suivants, au cours desquels ils ont assimilé les Ongamo et les communautés du Rift oriental. Les premières phases de la dispersion des Chaga ont donné naissance à quatre groupes de communautés.

Trois d'entre eux se sont fixés sur le Kilimandjaro: les Wachaga occidentaux sur le versant sud de la montagne, les Wachaga du centre non loin du Moshi actuel et les Rombo sur le versant est. D'autre part, les premiers Oweno sont apparus dans le Paré septentrional, où l'on retrouve quelques traces d'une population du Rift oriental antérieur. La constante progression de la colonisation chaga pendant la première moitié du millénaire a favorisé la répartition des Chaga Rombo en plusieurs communautés isolées sur le versant oriental de la montagne, tandis que, à la même époque, un certain nombre d'immigrants wachaga occidentaux passaient du Kilimandjaro aux pentes boisées du mont Meru voisin. Au XVI^e siècle, les communautés de la Rift Valley orientale n'ont conservé leur prédominance que dans le Sud-Ouest, loin du Kilimandjaro, ainsi qu'en témoignent les emprunts de vocabulaire du parler siha des Chaga occidentaux²⁷. Les Ongamo étaient encore nombreux sur les contreforts orientaux du Kilimandjaro; toutefois, ils n'exerçaient apparemment plus d'influence en dehors de cette zone.

Plus encore que celle du Kilimandjaro, l'histoire des monts Taita entre 1100 et 1600 paraît avoir été dominée par des problèmes d'accommodation entre les populations du Rift oriental et les Bantu. Les communautés du Rift oriental ont précédé les proto-Taita dans cette région; elles ont continué à constituer un élément important de la population même après qu'ils se furent scindés en sociétés séparées: Dawida et Sagala, pendant les premiers siècles du millénaire. Mais l'absorption définitive des populations du Rift oriental par les communautés bantu des monts Taita ne peut être située avec certitude qu'au cours de siècles plus récents. Chez les Sagala particulièrement, un facteur supplémentaire de division est l'intrusion d'autres immigrants bantu en provenance des secteurs de langue sabaki du littoral et des monts Paré. Cet élément du littoral s'est manifesté si fortement chez les Sagala que leur langue s'est enrichie de nombreux mots d'emprunt sabaki et, plus curieusement encore, elle a subi des changements phonétiques dont on retrouve la trace

27. Voir D. Nurse et D. W. Phillipson, 1974 (1).

dans les langues sabaki de parenté plus lointaine, mais non dans le dawida, dont elle est bien proche. Ce facteur côtier ne commença à affecter les monts Taita qu'à l'époque du déclin de l'influence du Rift oriental; et celle-ci ne semble pas antérieure au XVI^e siècle. Ses dimensions politiques et sociales se manifestèrent de façon plus évidente lors des périodes postérieures dont l'étude sort du cadre de ce volume.

Le mouvement des groupes sabaki et leur implantation dans les monts Taita ont été, vraisemblablement, l'un des éléments du faisceau d'immigrations autour duquel s'est cristallisée l'identité ethnique des Akamba, au nord des monts Taita, dans l'Ukambani au XVI^e siècle²⁸. Mais, dans l'Ukambani les immigrants du Sud se sont amalgamés avec une population ayant des antécédents au mont Kenya et un langage thagicu.

Aux environs de 1100, les ascendants Thagicu avaient formé un petit groupe de communautés bantu sur les pentes méridionales du mont Kenya. De même que la société proto-chaga contemporaine, ils étaient comprimés entre les Kushites du Sud, dont la langue était, ici, le kirinyaga²⁹, et d'autres populations pastorales, dans le cas présent des Nilotiques méridionaux, établis sur les plaines qui s'étagaient plus bas. Les proto-Masai vivaient probablement au nord-ouest, au-delà des forêts du mont Kenya; cependant, il ne semble pas, à l'heure actuelle, que les populations de langue masai aient exercé, avant 1600, d'influence sur les communautés thagicu.

Entre 1100 et 1600, celles-ci ont agrandi la superficie de leurs terres en empiétant sur la forêt et en s'étendant largement au sud de la montagne. À la même époque, le proto-thagicu original s'est divisé en plusieurs dialectes qui, à des titres divers, sont les ancêtres du kikuyu-embu, du chuka et du meru. Un quatrième dialecte fit son apparition chez les immigrants thagicu qui s'éloignaient du mont Kenya en direction de l'Ukambani central et septentrional.

Au XVI^e siècle, les divisions ethniques présentées par les Thagicu actuels commençaient à prendre corps. Les grandes expansions des siècles ultérieurs proviendraient de deux de ces sociétés déjà en voie d'épanouissement: les Kikuyu dans la faille séparant le mont Kenya de la chaîne des Nyandarua, les Meru à l'est du mont Kenya, à l'autre extrémité des territoires thagicu. Simultanément, les immigrants sabaki entretenaient des relations avec les Thagicu établis en Ukambani, créant ainsi une société de langue thagicu, mais dont la culture présentait de nombreuses similitudes avec celle des Taita ou des Bantu du littoral. On en trouve des illustrations dans le fait que les Akamba ont adopté comme arme courante l'arc et les flèches, en remplacement de la lance, et dans l'absence des classes d'âge, principe de l'organisation politique et sociale dont l'importance était considérable sur le mont Kenya. Les communautés kushitiques méridionales sont restées à l'est de la montagne, certaines d'entre elles voisinant probablement avec des Kikuyu, tandis que des troupes de chasseurs-cueilleurs contrôlaient

28. Voir K. Jackson, 1972.

29. Voir C. Ehret, 1974 (2), vol. VII, chap. II.

les pentes boisées de la chaîne des Nyandarua au sud des Kikuyu. Aucune explication satisfaisante n'a encore été donnée de la présence dans l'Ukambani de populations prébantu, mais celle de quelques Nilotes méridionaux, probablement apparentés de très près aux Nilotes des plaines arides voisines du Kenya du Nord-Est, semble établie dans l'Ukambani oriental par la survivance de quelques emprunts au vocabulaire du sud-nilotique dans le dialecte kitui moderne des Kamba.

À l'ouest d'un axe Kenya-Kilimandjaro s'étend, à l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie, la seule grande région dans laquelle la tendance génératrice à la bantuisation de la période 1100-1600 se soit révélée inopérante. Jusqu'à 1500 et au-delà, des sociétés nilotiques méridionales, en particulier les Kalenjin et les Dadog, ont dominé cette région. Autour de 1100, les proto-Kalenjin et les Kitoki, Nilotiques méridionaux qui leur étaient apparentés de très près, ont contrôlé le territoire situé à l'est et qui s'étend des contreforts sud du mont Elgon aux plaines du Uasingishu. Pendant les deux ou trois siècles suivants, les Kalenjin se sont répandus sur toute la largeur du plateau du Uasingishu, poussant à l'est et au sud-est et jusqu'aux secteurs de la Rift Valley du Kenya central et méridional. Puis, au cours des siècles ultérieurs, des expansions kalenjin continues ne firent que renforcer les divisions linguistiques et ethniques qui commençaient à se faire jour dans différentes régions du pays.

Au sud-est du mont Elgon, la société elgon kalenjin s'est différenciée du fonds commun kalenjin à la suite de l'absorption des Bantu de l'Elgon du Sud-Est. Ainsi, les clans territoriaux ont-ils, comme chez les Bantu du nord-est du lac Victoria, évincé les classes d'âge cycliques en tant que principes fondamentaux de l'organisation de la société kalenjin de l'Elgon. Pour les mêmes raisons, les Elgon Kalenjin ont commencé à évoluer vers une agriculture fondée sur la culture de la banane et, bénéficiant de cet avantage, ils ont commencé à se répandre aux alentours des pentes boisées du mont Elgon.

À l'est de la montagne, les premières populations pokot sont passées, vers le milieu du millénaire, sous la domination de leurs voisins du Nord, les Itung'a, tandis que la société proto-nandian avait pris forme le long de l'extrémité occidentale du plateau du Uasingishu, juste au sud des Pokot. Les premières étapes de la croissance des Nandian ont connu l'incorporation des Kushites méridionaux du plateau. Il est probable que l'une des contributions kushitiques à leurs descendants et successeurs, les Kalenjin, a été la propagation de l'irrigation dans l'agriculture chez les populations keyo et marakwet, de langue nandian, qui sont actuellement installées sur les pentes de l'Elgeyo. Puis, vers le milieu du millénaire, la direction de l'expansion nandian a obliqué vers le sud, vers les forêts et les plaines du pays arrosé par le Nyando. C'est de ces colons nandian que semblent descendre les communautés nandi et kipsigi actuelles.

Toutefois, l'expansion ethnique qui fut de beaucoup la plus explosive et qui a entraîné les conséquences les plus lointaines dans la région est celle des Kalenjin méridionaux. Les communautés sud-kalenjin ancestrales

les évoluaient sur la frange méridionale avancée des premières expansions kalenjin. Au sud du Kenya central, ils se sont très vite infiltrés vers le sud, d'abord le long des plaines longeant la bordure montagneuse du Rift, puis jusqu'à l'est des hautes terres du Kondoa en passant par la steppe masai. Déjà, vers le milieu du millénaire, les immigrants sud-kalenjin s'étaient installés dans le Sud jusqu'aux limites du pays des Ruvu occidentaux. Dans le Masailand du Centre et du Nord, ce furent les Dadog, jadis prépondérants dans la région, qui cédèrent devant la poussée kalenjin. Dans le Masai méridional, les Kw'adza furent à leur tour assimilés ou bannis par les Sud-Kalenjin. En Tanzanie septentrionale, les escarpements de la Rift Valley ont constitué une barrière à leur expansion, car les Dadog ont continué à contrôler les régions montagneuses du Loita et du Ngorongoro ainsi que, du moins le pense-t-on, les plaines occidentales du Serengeti et de Mara. Ce ne fut guère qu'au XVII^e siècle que la domination des Dadog sur ces régions fut abolie — non par les Kalenjin, mais par les envahisseurs masai.

Dans les hautes terres de Kondoa et de Mbulu, l'expansion des Sud-Kalenjin vers l'est est demeurée sans effet sur les Sud-Kushites du Rift occidental de même que sur une société bantu, les proto-Irangi. Si l'on sait peu de chose, entre 1100 et 1600, de l'histoire des peuples de la région, une population kushitique du Rift occidental, les Iraqw, fait exception à la règle. La pénétration des colons iraqw en direction du nord, en longeant l'escarpement du Rift jusqu'à la zone de contention entre Dadog et Sud-Kalenjin, est clairement indiquée par les emprunts du vocabulaire iraqw au kisonjo³⁰. Les Wasonjo, peuple de langue bantu, présentaient cette caractéristique unique d'être un groupe principalement tourné vers l'agriculture, isolé — dans de petites enclaves où l'irrigation était possible — au milieu des pasteurs dadog et sud-kalenjin. On peut imaginer les colons iraqw se déplaçant à la recherche de refuges similaires le long de la crête du Rift pour y mener une vie comparable. Si l'on tient compte de leurs propres traditions, il convient de situer les Sonjo avant 1600, sur les crêtes de la Rift Valley, au-dessous des hautes terres du Loita³¹. Les groupes iraqw isolés étaient vraisemblablement les voisins méridionaux des Sonjo; sans doute vivaient-ils sur des emplacements comparables à ceux qu'occupent de nos jours les installations sonjo actuelles au-dessus du lac Natron — probablement sur le fameux site archéologique d'Engaruka.

À l'autre extrémité du territoire kalenjin, dans le Baringo et le plateau de Laikipia, les proto-Masai évoluaient, pendant cette période, vers une répartition en trois sociétés distinctes: les Samburu, les Tiamu et les Masai. Dès le début du XVI^e siècle, les plus méridionaux, les Masai, ont commencé à pratiquer des raids dans l'ancien fief kalenjin, le long de la Rift Valley, dans le Kenya central. Vers 1600, ils s'étaient répandus en progressant, vers le sud, le long du Rift jusqu'aux limites septentrionales de la Tanzanie. De

30. Voir C. Ehret, 1974*b*, vol. IV, chap. II.

31. Nous devons ces précisions à une communication personnelle d'A. Jacobs, 1976.

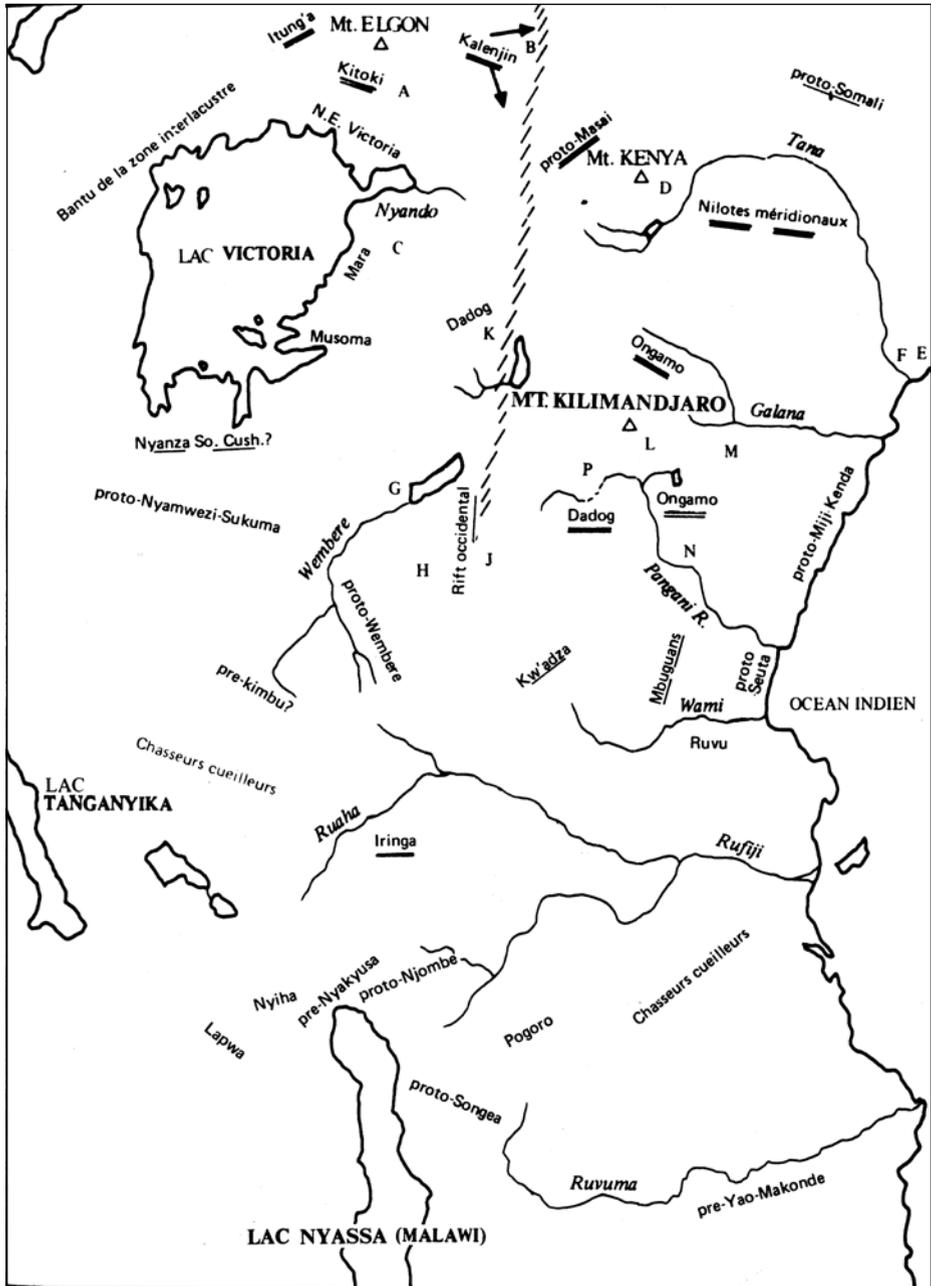
là, ils ont commencé à menacer, plus au sud, l'hégémonie des Dadog et des Kalenjin méridionaux.

Mouvements de population et échanges culturels

Par suite de la complexité de ces événements, les mouvements de population apparaissent comme un facteur constant des changements historiques survenus à l'intérieur du Kenya et de la Tanzanie. Cependant, entre 1100 et 1600, il est probable que jamais les immigrants n'ont pénétré dans des terres totalement désertes. Aussi bien, l'histoire à laquelle ils ont participé a-t-elle été celle des sociétés en conflit les unes avec les autres et celle des échanges d'idées qui en ont résulté au cours de la formation de nouveaux groupes sociaux et politiques. Un facteur essentiel dans l'exploitation de l'expansion particulière des territoires de langue bantou a été l'évolution accélérée des aptitudes à l'agriculture de plusieurs populations bantou. Dans de vastes secteurs de la Tanzanie centrale et occidentale, les dispositions manifestées par les immigrants bantou à passer de la consommation des tubercules récoltés à celle du mil et du sorgho connus par leurs voisins kushitiques et nilotiques leur ont permis de s'installer parmi les populations autochtones et, peu à peu, de les assimiler. Dans plusieurs secteurs montagneux de l'Afrique du Nord-Est, c'est une adaptation fort différente, la pratique de l'agriculture en montagne, qui a favorisé l'expansion bantou.

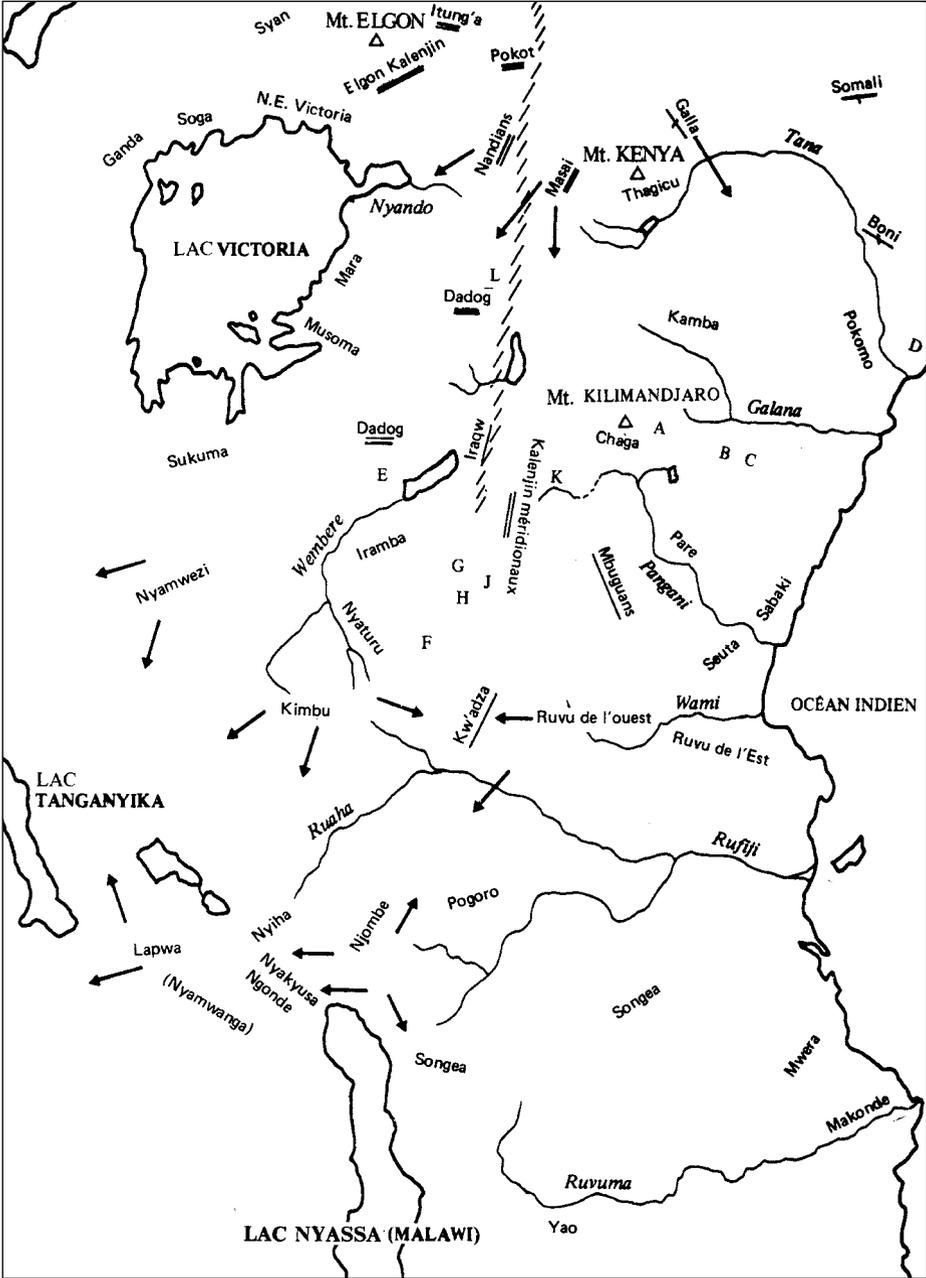
L'une des conséquences secondaires du développement de l'agriculture chez les Bantou a été le défrichement de nouvelles terres uniquement occupées jusque-là par des communautés dépendant encore de la cueillette et de la chasse. En d'autres secteurs de la Tanzanie également, dans les régions situées à l'est, immédiatement en bordure de la Wembere, il se peut que le mode de vie agricole, finalement, n'ait été instauré que lors de l'établissement pendant la période 1100-1600 des colonies takama qui pratiquaient la culture des céréales. Dans le Nord, la tradition montagnarde des plantations permettait l'utilisation de zones forestières précédemment laissées aux chasseurs-cueilleurs, tandis que, sur le Kilimandjaro, il est possible que les Chaga aient assuré leur expansion non pas tant en pénétrant directement dans les terres de leurs prédécesseurs qu'en empiétant sur la forêt, en se déplaçant parallèlement à leurs compétiteurs et au-dessus d'eux puis en les assimilant progressivement.

Parallèlement à ces transferts culturels et ethniques majeurs, il est possible que certains échanges limités entre peuples se soient produits de temps à autre dans tout l'intérieur de l'Afrique orientale; mais une seule région a permis l'existence simultanée de surplus de productions différentes d'une importance telle que la création de véritables marchés s'en est trouvée accélérée. Cette région est celle des monts Kenya et Kilimandjaro, où les montagnards pratiquant une agriculture intensive vivaient côte à côte avec



A	Bantu Elgon du sud-est	H	Ancêtres des Sandawe	P	Asax	Bantu
B, C	Couchites méridionaux des plateaux	J	proto-Irangi			<u>Couchites méridionaux</u>
D	proto-Thagicu	K	ancien Sonjo ?			<u>Nilotes</u>
E	Dahalo	L	proto-Chaga			<u>Couchites orientaux</u>
F	proto-Pokomo	M	proto-Taita	▲	Sommets	
G	Hatsa	N	proto-Pare	////	Rift	

Emplacements approximatifs probables des peuples de l'hinterland est-africain au XII^e siècle (carte C. Ehret).



Emplacements approximatifs probables des peuples de l'hinterland est-africain au XVI^e siècle (carte C. Ehret).

des pasteurs s'adonnant à un élevage également intensif — cultivateurs et pasteurs cohabitant, en outre, avec des groupes demeurés au stade de la chasse et de la cueillette³². Les pasteurs produisaient un excédent de peaux brutes; ils étaient donc en mesure de confectionner les vêtements de cuir dont avaient besoin les fermiers montagnards. De leur côté, les montagnards disposaient des bois de charpente dont on tirait la matière première des récipients de bois les plus importants: ruches, abreuvoirs, et, au nombre de leurs activités agricoles, cultivaient les gourdes (concombres, melons et autres) d'où l'on tirait les Calebasses et autres récipients si demandés par les communautés campagnardes. Lors des périodes de disette, les montagnards étaient à même d'offrir les surplus de leurs récoltes en échange du bétail des populations de plaines voisines mais plus arides. Enfin, il est possible que, de temps à autre, les adeptes de la chasse et de la cueillette aient été en mesure d'offrir l'excédent de miel et de peaux résultant de leurs activités vivrières.

La répartition inégale des minerais constitue un autre facteur. Même au cours du XVI^e siècle, les Wagweno du Paré septentrional se sont intégrés dans le système commercial plaine-montagne par suite de leur rôle en tant que producteurs et fournisseurs principaux de fer et d'outils en fer³³, tandis que les Thagicu paraissent avoir joué un rôle analogue dans les environs du mont Kenya. Mais, en ce qui concerne le reste du Kenya et de la Tanzanie intérieure, les marchés ne constitueront une caractéristique régulière de la vie économique que bien après 1600. Encore n'y parviendront-ils que sous l'aiguillon d'influences plus extérieures que locales.

32. L'ancienneté des termes désignant le « marché » dans la région constitue un sérieux indice sur l'ancienneté des marchés eux-mêmes. Ces termes existent en proto-thagicu, en chaga ancien, voire en proto-chaga.

33. Voir I. N. Kimambo, 1969.